

## LE VOLGA

DE TVER A NIJNI-NOVGOROD

Après ce long séjour en Russie, nous eûmes quelque peine à nous remboîter dans la vie parisienne. Notre pensée retournait souvent aux rives de la Newa et voltigeait autour des coupes de Wassili-Blagennoi. Nous n'avions vu l'empire des tzars que pendant l'hiver, et nous souhaitions le parcourir l'été à la lueur de ces longs jours où le soleil ne se couche que durant quelques minutes. Nous connaissons Saint-Pétersbourg, Moscou, mais nous ignorions Nijni-Novgorod. Et comment peut-on vivre sans avoir visité Nijni-Novgorod ?

D'où vient que les noms de certaines villes vous préoccupent invinciblement l'imagination et bourdonnent pendant des années à vos oreilles avec

une mystérieuse harmonie, comme ces phrases musicales retenues par hasard et qu'on ne peut chasser ? — C'est une obsession bizarre bien connue de tous ceux qu'une détermination subite en apparence pousse hors des limites de leur patrie, vers les points les plus excentriques. Le démon du voyage susurre près de vous les syllabes d'incantation à travers vos travaux, vos lectures, vos plaisirs, vos chagrins, jusqu'à ce que vous ayez obéi. Le plus sage est de faire le moins de résistance possible à la tentation pour en être plus vite délivré. Une fois que vous avez intérieurement consenti, il ne faut plus vous inquiéter de rien. Laissez faire l'Esprit qui vous a suggéré cette pensée. Sous son influence magique, les obstacles s'aplanissent, les liens se dénouent, les permissions s'accordent; l'argent qu'on n'obtiendrait pas pour la nécessité la plus honorable et la plus légitime accourt, tout joyeux, prêt à vous servir de viatique; le passe-port va tout seul se faire charmer de timbres aux légations et aux ambassades, vos nippes se rangent d'elles-mêmes au fond de votre malle, et il se trouve que vous avez justement une douzaine de chemises toutes neuves, un habit noir complet, et un paletot à braver les intempéries les plus diverses.

Nijni-Novgorod exerçait depuis longtemps déjà cette inéluctable influence sur nous. Aucune mélodie ne résonnait plus délicieusement à notre ouïe que ce nom vague et lointain; nous le répétions comme une litanie sans en avoir presque la conscience; nous le regardions sur les cartes avec un sentiment de plaisir inexplicable; sa configuration nous plaisait comme une arabesque d'un dessin curieux. Le rapprochement de l'*i* et du *j*, l'allitération produite par l'*i* final, les trois points qui piquent le mot comme ces notes sur lesquelles il faut appuyer, nous charmaient d'une façon à la fois puérile et cabalistique. Le *v* et le *g* du second mot possédaient aussi leur attraction, mais l'*od* avait quelque chose d'impérieux, de décisif et de concluant, à quoi il nous était impossible de rien objecter. — Aussi après quelques mois de lutttes, nous fallut-il partir.

Un motif sérieusement plausible, la nécessité d'aller prendre des notes pour un grand ouvrage sur les trésors d'art de la Russie, auquel nous travaillons depuis plusieurs années, nous amenait déjà, sans trop d'in vraisemblance aux yeux des gens raisonnables, dans cette originale et singulière ville de Moscou que nous avons vue autrefois couronnée par l'hiver d'un diadème d'argent

et les épaules couvertes de son manteau d'hermine neigeuse. Les trois quarts du chemin étaient faits ; encore quelques coups d'aile vers l'est et nous touchions le but. — Le démon voyageur avait arrangé les choses de la façon la plus naturelle. Pour que rien ne nous retînt, il avait envoyé à l'étranger, ou bien loin dans l'intérieur des terres, les personnes que nous aurions dû voir. Ainsi nul obstacle, nul prétexte, nul remords qui pût nous empêcher d'accomplir notre fantaisie. Nous primes nos notes à la hâte ; mais, pendant que nous visitions les merveilles du Kremlin, le nom de Nijni-Novgorod, tracé par le doigt tentateur, brillait en capricieux caractères slavons entremêlé de fleurs sur le fond étincelant des orfèvreries et des iconostases.

La route la plus simple et la plus courte était de prendre le tronçon de voie ferrée qui va de Moscou à Vladimir et ensuite la poste jusqu'à Nijni ; mais la crainte de manquer de chevaux, car c'était alors l'époque de la foire célèbre qui réunit sur ce point trois ou quatre cent mille hommes de tous pays, nous fit préférer le chemin des écoliers qu'on choisit si rarement aujourd'hui. La maxime anglo-américaine *Time is money* n'est pas la nôtre, et nous ne sommes pas de ces tou-

ristes pressés d'arriver. Le voyage en lui-même est ce qui nous intéresse le plus.

Contrairement à la sagesse bourgeoise, nous commençâmes par rétrograder jusqu'à Tver pour prendre le Volga presque à sa source, nous confier à son cours tranquille et nous laisser porter indolemment vers notre but. L'on s'étonne peut-être de ce peu d'empressement succédant à un désir si vif. Sûr de voir Nijni-Novgorod, nous ne nous hâtions plus. Cette vague appréhension

Qui fait que l'homme craint son désir accompli

nous tourmentait, sans doute, à notre insu et modérait notre impatience. La ville que nous avions rêvée s'évanouirait-elle à notre approche au souffle de la réalité, comme ces entassements de nuages qui figurent à l'horizon des dômes, des tours, des nécropoles, et qu'un souffle de vent déforme ou balaye ?

Trop fidèle à la devise des chemins de fer : *linea recta brevissima*, le rigide railway de Saint-Pétersbourg à Moscou laisse de côté Tver, que nous rejoignîmes à l'aide d'un de ces droschkys d'allure rapide qui, en Russie, ne font jamais défaut au voyageur et semblent sortir de dessous terre à l'appel de la volonté.

L'hôtel de la Poste, où nous descendîmes, a les dimensions d'un palais, — il pourrait servir de caravansérail à toute une peuplade en migration. Des garçons habillés de noir, cravatés de blanc, nous reçurent et nous conduisirent avec un sérieux anglais à une immense chambre, où un architecte parisien eût logé sans peine un appartement complet, par un corridor dont la longueur nous rappelait les couloirs monastiques de l'Escurial. — La salle à manger aurait donné aisément l'hospitalité à un repas de mille couverts. Tout en expédiant notre dîner à l'embrasure d'une fenêtre, nous lûmes au coin de notre serviette ce chiffre hyperbolique et fabuleux « trois mille deux cents ! » — Malgré cela, sans les rires, les éclats de voix et les trainements de sabres de quelques jeunes militaires attablés dans un cabinet voisin, l'hôtel eût paru absolument désert. De grands chiens, aussi ennuyés que ceux d'Aix-la-Chapelle dont parle Henri Heine, s'y promenaient mélancoliquement comme dans la rue, quêteant un os ou une caresse. Arrivant des cuisines lointaines, les domestiques exténués laissaient tomber sur la nappe, avec un soupir, les plats à moitié refroidis.

Du balcon, nous apercevions la grande place de

Tver, où converge une étoile de rues. Dans un coin, une baraque de saltimbanques étalait sa pancarte et faisait grincer son aigre musique, à laquelle les badauds, de quelque pays qu'ils soient, ne résistent guère. Au fond, vis-à-vis de nous, une église découpait sur le ciel son dôme et ses clochetons bulbeux aux croix d'or enchaînées; sur les pans latéraux, de belles maisons déployaient leurs façades; des droschkys de maître filaient, emportés par des trotteurs de race, des voitures de place stationnaient, et des moujiks, déjà vêtus de la touloupe, s'arrangeaient au bas des escaliers pour dormir.

La saison de ces grands jours où le soleil ne fait que disparaître pour se remontrer un instant après, confondant presque son déclin et son aurore, était passée déjà, mais la nuit ne venait pas avant dix ou onze heures du soir. On se fait difficilement une idée en Occident des teintes dont se colore le ciel pendant ce long crépuscule; les palettes de nos peintres ne les ont pas prévues; Delacroix, Diaz et Ziem en seraient étonnés et ne sauraient par quels audacieux mélanges y parvenir; y réussiraient-ils, l'on traiterait leurs toiles d'in vraisemblables. Il semble qu'on ait changé de planète et que la lumière vous arrive réfractée

par le prisme d'une atmosphère inconnue. Des nuances turquoise et vert pomme s'évanouissent dans les zones roses qui tournent au lilas pâle, à la nacre de perle, au bleu d'acier, avec des dégradations d'une inconcevable finesse; d'autres fois, ce sont des blancheurs lactées, opalines, irisées comme on se figure le jour immatériel de l'Élysée qui ne vient ni du soleil, ni de la lune, ni des étoiles, mais d'un éther lumineux par lui-même et cependant voilé.

Sur ce ciel féérique, comme pour en faire mieux ressortir les nuances idéalement tendres, passaient des essaims de corneilles et de corbeaux regagnant leur gîte, avec des évolutions réglées par une sorte de cérémonial bizarre, et accompagnées de croassements auxquels il est difficile de ne pas attribuer un sens mystérieux. Ces cris rauques coupés de silences soudains et mêlés de reprises en chœur semblent une espèce d'hymne ou de prière à la Nuit. Les pigeons, que l'on respecte en Russie comme le symbole du Saint-Esprit, étaient déjà couchés et garnissaient toutes les nervures et les arêtes de l'église. — Ils sont en nombre incroyable, mais les fidèles leur font pieusement des distributions de graines.

Nous descendîmes sur la place, nous dirigeant

vers le fleuve, sans guide et sans renseignement, et nous fiant à cet instinct de la configuration des villes qui trompe rarement les vieux voyageurs. Prenant une rue qui coupait à angle droit la belle rue de Tver, nous arrivâmes bientôt sur la berge du Volga. La grande rue essayait de ressembler à une perspective de Saint-Pétersbourg, mais celle-ci, moins fréquentée et plus loin du centre, avait le vrai caractère russe. Des maisons de bois rechampies de diverses couleurs et surmontées de toits verts, de clôtures de planches peintes, la bordaient, laissant apercevoir le sommet d'arbres garnis de fraîches frondaisons. — A travers les carreaux des fenêtres basses, l'on entrevoyait les plantes de serre destinées à faire oublier aux maîtres du logis les blancheurs d'un hiver de six mois. — Quelques femmes revenaient de la rivière, pieds nus et des paquets de linge sur la tête; des paysans debout sur leur téléga, poussaient leurs petits chevaux échevelés, rapportant quelques bûches des chantiers de la rive.

Au bas de la berge assez escarpée, mais que les droschkys et les charrettes escaladent avec une impétuosité qui effrayerait les cochers et les chevaux de Paris, la flottille de la compagnie Samolett dressait les tuyaux de ses mignons pyroscaphes.

— Le fleuve encore peu profond ne permet pas d'employer de forts bateaux dans cette partie de son cours. Notre place retenue, car le bateau devait partir de grand matin, nous continuâmes notre promenade sur le bord du fleuve, dont l'eau brune réfléchissait comme un miroir noir les splendeurs du crépuscule en leur donnant une intensité et une vigueur magiques. La rive opposée, baignée d'ombre, se projetait comme un long cap dans un océan de lumière où il eût été difficile de démêler le ciel de l'eau.

Deux ou trois petites barques agitant leurs rames, comme un insecte qui se noie ses pattes articulées, égratignaient çà et là le sombre et clair miroir. Elles semblaient flotter dans un fluide indéfini, et parfois on eût dit qu'elles allaient échouer contre le reflet renversé d'un dôme ou d'une maison.

Plus loin, une barre sombre coupait le fleuve à fleur d'eau comme la chaussée d'un isthme; en approchant, nous vîmes que c'était un long radeau servant à faire communiquer les rives entre elles. Un pan se déplaçait à volonté pour donner passage aux bateaux. — C'était le pont réduit à son expression la plus simple. Les gelées, les crues, les débâcles rendent difficile sur les rivières

de Russie l'emploi des ponts à demeure. Ils sont presque toujours emportés. Au bord de ce radeau, des femmes lavaient du linge. Non contentes de se servir de leurs mains pour le nettoyer, elles le piétinent à la façon arabe. Ce petit détail nous fit faire un saut de pensée jusqu'aux étuves maures d'Alger, où nous nous souvînmes d'avoir vu de jeunes *iaoulets* danser dans la mousse de savon sur les serviettes de bain. Le quai, d'où la vue est fort belle, sert de promenade. Des crinolines, dignes, pour l'ampleur, du boulevard Italien, s'y étalaient fastueusement, et de petites filles marchaient à trois ou quatre pas de leurs mères, l'envergure des jupes ne permettant pas d'approcher plus près, dans de courtes robes bouffantes, semblables aux tonnelets cerclés des danseurs du temps de Louis XIV. — Quand, auprès de ces fashionables toilettes, passe un moujik en sayon de bure, des sandales de sparterie aux pieds, costumé à peu près comme le paysan du Danube devant le sénat romain, l'esprit ne peut s'empêcher d'être heurté du brusque contraste. Nulle part l'extrême civilisation et la primitive barbarie ne se coudoient d'une façon plus tranchée.

L'heure était venue de rentrer à l'hôtel et de faire comme les corbeaux. Le ciel s'éteignait len-

tement. Une obscurité transparente enveloppait les objets, leur ôtant le modelé sans les effacer pourtant, comme dans la merveilleuse vignette des illustrations du Dante, par Gustave Doré, où l'artiste a si bien rendu la poésie crépusculaire.

Avant de nous coucher, nous allâmes nous accouder un instant au balcon pour allumer un cigare — en Russie, il est défendu de fumer dans la rue — et regarder un instant ce ciel magnifique dont les scintillations intenses nous rappelaient le ciel d'Orient.

Jamais nous n'avons dans le bleu nocturne un tel fourmillement d'étoiles : à d'incommensurables profondeurs, l'abîme en était criblé; c'était comme une poussière de soleils. La voie lactée dessinait ses méandres d'argent avec une netteté surprenante. L'œil croyait démêler, dans ce ruissellement de matières cosmiques, des élancements stellaires et des éclosions de mondes nouveaux; on eût cru que les nébuleuses faisaient effort pour se résoudre et se condenser en astres.

Ébloui par ce spectacle sublime, que nous étions peut-être seul à contempler en ce moment, car l'homme n'use qu'avec beaucoup de modération du privilège qui, selon Ovide, lui a été donné « de porter haut la tête et de regarder le ciel, »

nous laissons s'envoler les Heures noires sans penser qu'il nous fallait être debout dès l'aurore. Enfin nous regagnâmes notre chambre.

Malgré le luxe de linge que semblait présager le numéro de marque formidable de notre serviette, il n'y avait à notre lit qu'un seul drap, grand comme un napperon, et que l'agitation du moindre rêve devait faire envoler ou glisser. — Nous ne sommes pas de ceux qui soupirent des élégies sur leurs malheurs d'auberge, aussi nous roulâmes — nous philosophiquement dans notre pelisse sur un de ces larges canapés de cuir qu'on trouve partout en Russie, et qui, par leur confortabilité, expliquent et suppléent l'insuffisance des lits. Cela nous évitait d'ailleurs de nous habiller avec ces gestes de somnambule et ces précipitations endormies qui peuvent se compter au nombre des plus grands désagréments du voyage.

Un droschky, dès que nous parûmes sur la porte de l'hôtel, se précipita vers nous à fond de train, suivi de plusieurs autres qui tâchaient de le gagner de vitesse. — Les cochers russes ne manquent guère l'occasion de faire cette petite fantasia. Arrivés presque en même temps, ils se disputaient la pratique avec une volubilité amusante, mais sans violence ni brutalité. Le choix du voyageur

fait, ils repartent au galop et se dispersent dans toutes les directions.

Quelques minutes suffirent pour nous amener nous et notre malle sur la berge du Volga. Une descente planchée conduisait au débarcadère, près duquel chauffait, lançant des jets de fumée blanche, le petit bateau à vapeur *la Nixe*, impatient de secouer ses amarres. Les retardataires, suivis de leurs bagages, traînant leurs sacs de nuit, franchirent à la hâte le pont volant qu'on allait retirer. Pour la dernière fois sonna la cloche, et la *Nixe*, tournant ses palettes, prit gracieusement le fil de l'eau.

A Tver, le Volga est encore bien loin d'avoir ces larges dimensions qui, près de son embouchure dans la mer Caspienne, le rendent semblable aux gigantesques fleuves d'Amérique. Certain de sa grandeur future, il commence modestement son cours sans enfler son onde ni jeter de folle écume, et coule entre deux rives assez plates. — La couleur de ses eaux surprend quand on l'examine, abstraction faite des miroitements de lumière, des reflets du ciel et des répétitions d'objets ; elle est brune et ressemble à du thé foncé. Sans doute le Volga doit cette nuance à la nature des sables qu'il tient en suspension et déplace

incessamment, changeant son chenal avec autant d'inconstance que la Loire, ce qui en rend la navigation sinon périlleuse, du moins difficile, surtout dans cette partie de son cours et à l'époque où les eaux sont basses. Le Rhin est vert, le Rhône est bleu, le Volga est bistre. — Les deux premiers semblent porter les couleurs des mers où ils se rendent. — Cette analogie se répète-t-elle pour le Volga ? Nous l'ignorons, car il ne nous a pas été donné, jusqu'à présent, de voir la mer Caspienne, cette énorme flaque d'eau oubliée au milieu des terres par le retrait des Océans primitifs.

Pendant que la *Nixe* s'avance paisiblement dans son sillage d'écume semblable à de la mousse de bière, jetons un regard sur nos compagnons de voyage. Franchissons, sans crainte d'*impropriété*, la limite, du reste peu observée, qui sépare la première classe de la seconde et de la troisième. — Les gens comme il faut sont pareils en tout pays, et si dans leurs mœurs intimes ils offrent des nuances saisissables pour l'observateur, ils ne présentent pas ces caractères tranchés que peut croquer d'un coup de crayon, sur son carnet de notes, le touriste rapide.

En Russie, il n'y a pas eu jusqu'ici de classe in-

termédiaire. Sans doute il va bientôt s'en former une, grâce aux institutions nouvelles ; mais elles sont trop récentes encore pour que leur effet puisse être visible : l'aspect reste toujours le même. — Le gentilhomme et le tchinovnik (employé) se distinguent nettement de l'homme du peuple par le frac ou l'uniforme. Le marchand garde son caftan asiatique et sa large barbe ; le moujik sa chemise rose débordant en blouse, ses culottes bouffantes entrant dans les bottes, ou, pour peu que la température s'abaisse, sa touloupe grasseuse ; car les Russes, de quelque classe qu'ils soient, sont généralement assez frileux, bien qu'en Occident on s' imagine qu'ils bravent, sans en souffrir, les froids les plus rigoureux.

Cette partie du pont était encombrée de malles et de paquets, et l'on ne pouvait y faire un pas sans enjamber un dormeur. Les Russes, comme les Orientaux, se couchent partout où ils se trouvent. Un banc, un bout de planche, une marche d'escalier, un coffre, un rouleau de cordages, tout leur est bon. Il leur suffit même de s'appuyer à une paroi. Le sommeil leur vient dans les positions les plus incommodes.

L'installation des troisièmes à bord de la *Nixe* nous rappelait les ponts des bateaux à vapeur aux

échelles du Levant quand on embarque des passagers turcs. Chacun se tenait dans son coin au milieu de ses bagages et de ses provisions. — Les familles se groupaient ensemble, car il y avait des femmes et des enfants. On eût dit un campement à la dérive.

Quelques-uns portaient la longue robe bleue ou verte, rattachée de trois boutons sur le côté, serrée à la taille d'une ceinture étroite : c'étaient les plus élégants ou les plus riches ; d'autres avaient la chemise rouge, le sayon de feutre brun ou la tunique de peau de mouton, quoiqu'il fit au moins 46 ou 48 degrés de chaleur. — Quant aux femmes, leur costume consistait en une robe de rouennerie, une espèce de paletot-camisole descendant jusqu'à mi-cuisse, et un mouchoir de couleur couvrant la tête et noué sous le menton. Les plus jeunes avaient des bas et des souliers, mais les vieilles dédaignant ces concessions aux modes occidentales, plongeaient virilement leurs pieds dans de grosses bottes frottées de suif.

Pour donner le ton juste à cette ébauche, il faudrait l'encrasser, la salir, la glacer de bitume, l'égratigner, l'écailler, car les costumes qu'elle essaye de peindre sont vieux, malpropres, délabrés, tombant en haillons. — Leurs propriétaires

les gardent nuit et jour et ne les quittent que lorsqu'ils en sont quittés. — Le prix, relativement élevé, qu'ils coûtent, explique cette constance. — Cependant ces moujiks, si négligés de toilette, vont aux étuves une fois par semaine, et le dessous vaut mieux que l'enveloppe. Du reste, il serait imprudent de se fier aux apparences. — Souvent on nous désignait du doigt un des plus sales et des plus déguenillés en nous disant à l'oreille : « Vous lui donneriez un kopek s'il tendait la main, eh bien, il possède plus de cent mille roubles argent. » — Quoique cela nous fût dit de l'air le plus sérieux du monde et avec le respect admiratif qu'inspire toujours l'énonciation d'une grosse somme, nous croyions difficilement à la fortune de ces Rothschild de la loque, de ces Pereire en bottes éculées.

Les types des têtes n'avaient rien de bien caractéristique; mais parfois le blond pâle des cheveux, la barbe couleur de paille et les yeux gris d'acier indiquaient clairement la race septentrionale. Le hâle de l'été avait posé son masque jaune sur les chairs de ces visages et leur prêtait presque la même nuance qu'aux cheveux et qu'à la barbe. Les femmes étaient peu jolies, mais leur laidéur douce et résignée n'avait rien de désagréa-

ble. Leur vague sourire laissait entrevoir de belles dents, et leurs yeux, quoique légèrement bridés, ne manquaient pas d'expression. Dans les poses qu'elles prenaient pour s'arranger sur les banquettes, s'accusait encore sous les lourds vêtements quelque vestige de grâce féminine.

Cependant la *Nixe* cheminait avec une prudence toujours en éveil. La roue du gouvernail, pour que le pilote pût dominer le fleuve au loin et reconnaître les obstacles, était placée sur la passerelle qui joint les tambours et communiquait avec l'arrière par un système de chaînes transmettant l'impulsion. A la proue se tenaient perpétuellement des sondeurs armés de perches graduées, qui par un cri rythmique annonçaient la profondeur de l'eau. Des bouées peintes de rouge et de blanc, des pieux, des branches d'arbres plantées dans le lit du fleuve, signalaient le chenal à suivre, et il fallait réellement une habitude extrême de cette navigation pour se guider à travers ces méandres capricieux. En de certains endroits, le sable affleurait presque, et la *Nixe* plus d'une fois se frotta le ventre contre le gravier; mais une palpitation plus rapide de roues l'enlevait et la replongeait au courant, sans qu'elle ait jamais eu l'humiliation de recourir à ces sauveteurs qui

debout sur une planche flottante et appuyés à de longs crocs, attendent au passage des bas-fonds les barques en péril. — Le danger serait de rencontrer quelques-unes de ces grosses pierres semées de loin en loin sur la vase du Volga, et qu'on extrait pour les déposer le long de la rive, lorsqu'un accident a dénoncé leur présence. Parfois les embarcations s'y ouvrent, et leur chargement est submergé.

Les berges, dont les terrains liassiques attestent par leurs ravinelements les crues du fleuve à l'époque de la fonte des neiges, n'ont rien de bien pittoresque, du moins dans cette partie. Elles présentent une suite d'ondulations qui s'enchaînent sans ressaut brusque, sans accident caractéristique. Quelquefois un bois de sapins coupe de sa sombre verdure leurs longues bandes jaunes, ou bien c'est un village aux maisonnettes en troncs d'arbre qui interrompent la ligne horizontale par les angles de leurs toits dont les chevrons font corne. Au village s'accôle toujours une église avec ses murs blanchis à la chaux et son dôme vert.

Toutes les fois que la *Nixe* passait devant un édifice consacré au culte, eussions-nous le dos tourné, nous en étions avertis par les inclinaisons de tête, les balancements de corps et les signes

de croix des moujiks, des femmes du peuple et des matelots. — L'un d'eux nous servait même d'indicateur. Doué d'une vue perçante, il découvrait à l'extrême horizon la plus imperceptible pointe de clocher et se signait avec une précision et une rapidité automatiques. Nous tirions alors notre lorgnette, nous préparant à l'examen de l'église ou du monastère lorsqu'il serait à notre portée. En Occident, la piété même est sobre de démonstrations : le sentiment religieux se renferme dans l'âme, et ces pratiques extérieures étonnent l'étranger. Pourtant, quoi de plus simple que de saluer la maison de Dieu !

La navigation sur le Volga était très-animée, et ce spectacle intéressant nous retenait de longues heures accoudé au bordage de la *Nixe*. Des bateaux descendaient le fleuve, ouvrant des voiles immenses suspendues à de hauts mâts pour ramasser le plus léger souffle d'air. — D'autres le remontaient, tirés par des chevaux de halage. — Ces chevaux n'ont ni la taille ni la force de nos robustes chevaux de trait, mais le nombre supplée la vigueur. Les attelages se composaient généralement de neuf bêtes, et de distance en distance les relais installés sur quelque plage sablonneuse formaient des campements où Swertz-

kov, l'Horace Vernet russe, eût trouvé d'heureux motifs de tableaux.— Quelques barques de moindre tonnage avançaient à la perche : âpre labeur pour les mariniers que de marcher sans cesse le long d'un bordage, poussant sur un dur bâton de toute l'énergie de leur poitrine! — Aussi ces pauvres gens vivent peu; il est rare, nous dit-on, qu'ils dépassent quarante ans.

Quelques-uns de ces bateaux sont fort grands, quoique tirant peu d'eau. Une bande vert-pomme égaye parfois la belle nuance gris argenté du sapin qui a fourni son bois à leur construction. A la proue, souvent des yeux peints ouvrent leurs paupières démesurées, ou bien l'aigle de Russie sauvagement barbouillée recourbe ses deux cous et déploie ses ailerons noirs. Des ornements sculptés à la hache, d'une précision que ne surpasserait pas le ciseau, dentèlent le château d'arrière. La plupart de ces barques étaient chargées de blé pour une valeur énorme.

Des pyroscaphes de la compagnie Samolett ou de la compagnie rivale se croisaient avec nous, et l'on hissait le pavillon à chaque bord avec une scrupuleuse politesse nautique.

Notons aussi des canots faits d'un seul tronc d'arbre, comme les pirogues des Indiens, qui,

nous abordant malgré le remous des palettes, nous jetaient les lettres des petites localités où la *Nixe* ne faisait pas escale, et attrapaient au vol les dépêches qu'on leur lançait.

Il y avait sur la *Nixe* un va-et-vient perpétuel de passagers. A chaque débarcadère, on en laissait ou en prenait. Les stations étaient quelquefois assez longues. On y chargeait du bois pour alimenter la machine, car on n'emploie pas le charbon de terre, trop rare où trop dispendieux. Les longues piles de bûches alignées sur la rive font dire aux vieux paysans rétrogrades que si les chemins de fer et les bateaux à vapeur y vont de ce train, il faudra bientôt mourir de froid dans la sainte Russie.

Ces débarcadères, tous du même modèle, consistaient en un ponton carré supportant deux chambres de bois, l'une servant de bureau, l'autre de magasin ou de salle d'attente, séparées par un large couloir destiné aux voyageurs et aux bagages. Comme la hauteur des eaux varie, un pont de planches d'une pente plus ou moins forte réunit le débarcadère à la rive. Sur les bords de ce pont, les menues industries qu'attire le passage du bateau à vapeur étalent leurs frêles boutiques et se groupent d'une façon pittoresque. Des fil-

lettres vous offrent dans des corbeilles cinq ou six pommes d'un vert acide, ou de petits gâteaux auxquels on imprime au moyen de moules, comme chez nous pour le beurre, des figures d'une barbarie amusante, entre autres des lions chimériques qui, s'ils étaient coulés en bronze et couverts d'une patine archaïque, pourraient passer pour des spécimens de l'art ninivite primitif. Des femmes, munies d'un seau et d'un verre, vendent du kwas, espèce de boisson faite de seigle et d'herbes aromatiques, d'un goût très-agréable lorsqu'on s'y est accoutumé. Comme le prix en est minime, les gens comme il faut la dédaignent et le peuple seul la consomme. Ces femmes présentent une singularité de costume qu'il est bon de noter. La mode de l'Empire mettait la ceinture sous la gorge, et nos yeux, habitués aux tailles longues, s'étonnent de cette bizarrerie devant les portraits du temps, même lorsqu'elle est sauvée par l'esprit de Gérard ou la grâce de Prud'hon. Les paysannes russes serrent leur jupe au-dessus du sein, de sorte qu'elles ont l'air d'être enfouies dans un sac jusqu'aux aisselles. Il est facile d'imaginer les effets peu gracieux de cette dépression constante qui finit par fatiguer les plus fermes contours. Le reste du costume se compose de la chemise dont

les manches bouffent, et d'un mouchoir en pointe noué sous le menton. — Il y avait aussi des boutiques de pains de froment et de pains de seigle, les uns très-blancs et les autres très-bis; mais le commerce le plus actif était celui des *agourtsis*, une variété de concombre qu'on mange frais l'été et salé l'hiver, et sans lequel il semble que les Russes ne pourraient pas vivre. On en sert à chaque repas; ils forment l'accompagnement obligé de tous les mets; on en grignote une tranche comme on ferait ailleurs d'un quartier d'orange. Cette friandise nous a semblé insipide. Il est vrai que les Russes, par une raison hygiénique qui nous échappe, n'assaisonnent pas du tout leur cuisine; les choses fades leur plaisent.

Est-il bien utile de relever sur l'itinéraire de la compagnie Samolett, et de transcrire en lettres françaises les noms souvent assez compliqués pour nous des petites localités où nous faisons escale? L'aspect en était à peu près toujours le même: un escalier de planches, de rondins et de poutrelles descendant au fleuve; sur la crête de la berge, un *gastini-dvor*, une maison du gouvernement et les habitations les plus riches de l'endroit, avec leurs fenêtres aux cadres rechampis de blanc sur fond olive ou rouge; l'église hérissant autour